

Brèves littéraires

Brèves

Rase campagne

Claire Boulé

Numéro 77, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/Sac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boulé, C. (2008). Rase campagne. *Brèves littéraires*, (77), 31–36.

Qui a dit que le jaune est le premier degré d'obscurité de la lumière ?

Au-dessus de toi, le bleu est passé à l'ambre et de chaque côté du chemin, de longs aplats de vert fatigué dérivent vers l'ocre. L'horizon vacille sous le ciel en feu. À ta gauche s'alignent d'énormes rouleaux de foin qui déferlent jusqu'au fond de la vallée. Les masses arrondies s'emboîtent les unes dans les autres, entrecoupées de larges bandes safran. Le chemin de terre et de gravier sinue, se creuse pour remonter aussitôt. Tout autour, les remous d'une mer pâteuse où surnagent des débris de végétaux, des billots de bois, de la sciure. Une soupe épaisse. S'y engluie un vol de corneilles. Coups d'ailes, croassements.

Pas d'eau dans ce paysage, pourtant. Pas d'étang miroir pour reposer la vue, ni l'éclair furtif d'un ruisseau à demi caché dans l'herbe. Pas la moindre rigole qui sonnerait frais à l'oreille. Seulement des ravines des-séchées, leur lit tortueux égaré dans le relief des pentes.

En avant-plan, des bâtiments de ferme au toit de tôle rouillée. Au-delà, les enclos ceinturés de fil barbelé et la tache mouvante des moutons et des chèvres. Leurs bêlements au loin. Les bardeaux de bois grisonnants des poulaillers. La paille à l'intérieur, les gloussements, les piailllements.

Jabots rouges, plumes rousses.

Une poignée de grains répandus dans la pénombre. Et une autre. Gazouillis des poussins autour des poules, bourdonnements de mouches et d'abeilles. Une odeur à la fois sucrée et acide monte de la paille souillée. Le voilâ penché pour ramasser les œufs. Un rai de soleil filtre par la porte entrouverte, grimpe dans son dos, enflamme ses

cheveux. Des touches claires définissent ses épaules, des rehauts orangés modèlent sa nuque. Le reste de son corps se fond dans les tonalités sombres du poulailler. Il tient un poussin entre ses mains.

Tu marches vite, bouscules des cailloux au passage. Les pierres pointues percutent le bout de tes chaussures poussiéreuses, s'introduisent perfidement sous tes chaussettes, t'abîment l'arche du pied. Tu en aurais volontiers pris une poignée de ces cailloux, tout à l'heure, et muette, tu les aurais lancés dans sa direction, libérant d'un coup tes doigts crispés. Une volée de pierres s'abattant entre ses deux omoplates, de quoi lui rafraîchir les sangs, à ton voisin ! Or, tu n'as eu aucune réaction. Nul son n'est sorti de tes lèvres. Tu ne t'es pas élancée sur lui pour le repousser ; elle, tu ne l'as pas agrippée par le bras pour la ramener de force à la maison. Tu n'as fait que t'esquiver en silence.

Trahie.

Encore une pente à gravir. Tu trébuches. À l'aller, tu n'avais pas porté attention aux aspérités du terrain. Le cou te brûle. Un chapeau... tu aurais dû mettre un chapeau par une journée pareille ! En haut de la butte, un bosquet de conifères roussis t'offre une ombre maigre, la terre se craquelle entre les brins d'herbe. Stridulation de cigales.

Tu t'arrêtes un instant, fermes les yeux, abolis l'écrasante présence de cet horizon bouché. Sous tes paupières, l'immense pulsation de la lumière jaune. Celle du sang dans tes veines.

Ce rang perdu, à l'écart de la grand-route, entre chez lui et chez toi. Et en fin de parcours, cette scène absurde, improbable : leurs deux silhouettes enlacées dans le demi-jour du poulailler. Une idylle parallèle à la tienne, se déroulant à ton insu.

Son histoire à elle... N'avais-tu pas remarqué les tons de pêche et de miel sur ses joues, l'éclat neuf et frondeur du regard sous le noir des cils, les angles de son corps d'un coup atténués ? Le galbe nouveau de ses épaules ? De ses bras ? La cascade de ses pas dans l'escalier quand elle revenait, en après-midi ? Légère, fluide. Sa démarche était devenue fluide. Un peu onduleuse même. Un mouvement de hanche que tu ne lui connaissais pas. À croire qu'elle avait épousé les méandres du chemin qui menait à sa ferme...

La ferme de ton voisin, un agronome éleveur de volailles.

Des poulets bien dodus, nourris de grain, qu'il faisait bon voir s'ébattre en liberté. Les menues pintades, tachetées de gris et de blanc, traversant la cour à la queue leu leu. Et ça caquette, et ça criaille et ça pituite. Poursuites et battements d'ailes. Danse des plumes dans l'air. Une fête ! Chaque matin de cet été. Une fête, une célébration recommencée. Et ton regard, ivre tout à coup, parcourait les environs, dépassait les limites de la basse-cour, s'élevait au-dessus des champs pour s'échapper dans les contours flous de la campagne vallonnée.

Cet été flamberait à jamais dans ta mémoire. Une vie nouvelle avait commencé, effaçant le tracé de la première.

Avant, il y avait eu la ville et ses ratés. L'homme avec qui tu vivais, votre maison dans une banlieue quelconque. Un enfant vous était venu et déjà vous n'étiez plus ensemble. Il n'était resté de lui que cette petite fille. Plus tard, elle t'avait suivie, cahin-caha, d'appartement en appartement, jusqu'ici, au fond de cette vallée isolée.

Une enfant au père absent, une fillette impatiente de grandir. Avide de tout.

Ne t'étais-tu aperçue de rien ? Aveuglante lumière de cet été...

Chaque aube ramenait la clarté aiguë, chaque aube prenait d'assaut les persiennes baissées. Vous partiez tôt, avant la chaleur. Vous marchiez d'un pas allègre, le chant liquide des alouettes vous accompagnait. Qui de vous deux avait le plus hâte d'arriver ? Au bout du chemin s'ajoutaient le roucoulement sourd des pigeons sous le toit de la grange, et dans la basse-cour, le caquetage ininterrompu de la volaille.

Une fois de plus, tu serais happée par le vaste panorama. En contrebas, la vallée fuyait sur toute son étendue, se creusait, se plissait en courtes vagues, au rythme des buttes, refluit vers quelques grands rochers à l'arête tranchante. Ton œil se mettrait à voyager, depuis l'enclos du poulailler situé sur une élévation, jusqu'aux collines lointaines, repasserait en aveugle devant le soleil pour revenir encore et encore à lui. C'était vers lui que convergeaient soudain les droites et les courbes du paysage. Il se tenait là, devant toi, né de la vallée et des collines, un élément naturel de cet environnement champêtre. Un élément essentiel, sans lequel la composition du tableau aurait été incomplète. Du regard, il attrapait tes yeux, te rejoignait dans la jeune lumière qui vous sculptait tous les deux.

Échange muet. Écho assourdi des gestes de la veille.

Tu retournais chez toi avant la fin de la matinée pour éviter la canicule. Tu retrouvais ton atelier, les ébauches, les croquis entassés pêle-mêle. Tu te remettais au travail. Un écheveau de traits colorés sur le papier, des pigments étalés en couche dense sur la toile, des surfaces transparentes émergeant dans les interstices. L'espace se construisait, le paysage devenait un corps, un épiderme vivant, tu voulais en rendre tous les frémissements.

Elle, elle restait à la ferme une heure ou deux de plus. Parfois toute la journée. Elle avait reçu un poussin en cadeau, il fallait s'en occuper, accomplir de petites tâches dans le poulailler.

Le soir, il venait à son tour faire sa visite.

Au fil des semaines, sans t'en rendre compte, tu avais reconfiguré ton existence autour de lui. Cet homme de dix ans ton cadet... Tu n'avais rien soupçonné. Éblouie par les chaudes couleurs des amours naissantes. Une saison entière.

Qu'est-ce qui t'a pris, aujourd'hui, de courir chez lui à l'improviste, en plein après-midi ? Un désir trouble de surprendre ta fille dans ses activités quotidiennes ? De forcer le destin, peut-être ?

Et voilà l'éclat des coloris terni d'un coup ! La fluidité des courbes, rompue. Tu te découvres solitaire, tarie. Une ravine desséchée de plus, sans même le souvenir de l'eau.

Cet été comme un feu de prairie.

Tu t'es remise à marcher, butes souvent contre la pâte grossière de cette terre raboteuse. Les cailloux pointus s'obstinent à pénétrer dans tes chaussures, la poussière blonde, soulevée à chaque enjambée, te pique les yeux. Maintenant, un rempart de chaleur s'élève de part et d'autre du chemin. Ce rang tant de fois parcouru, cet accablant tunnel où tu avances depuis une éternité, tu le reconnais à peine. Le ciel, d'un jaune cassé, est un bloc de matière opaque, aplati au racloir, pesant de tout son poids sur la campagne.

Des corneilles s'abattent de nouveau au milieu du champ de maïs, voile obscur répandu sur les épis. Non, ces voix perçantes, ces plaintes inhumaines, déchirantes, ce sont plutôt celles des goélands, des juvéniles au plumage tavelé de brun. Tu ralentis le pas, saisie de

vertige, contemples leur lent déplacement aérien, l'écume duveteuse de leurs ailes. Ils se posent et s'envolent tour à tour, s'éloignent en douce, glissent au-dessus des vagues mal équerries de la vallée.

Aspirés par un invisible point de fuite au bord de l'horizon, ils finissent par disparaître dans la profondeur de la toile, ne laissant derrière eux qu'un tableau dépeuplé.